

Facteurs et acteurs du changement social. Quelques courants de la sociologie, la question du changement social.

I. Quelques définitions.

- Définition du changement social : touche les pratiques et mentalités de façon durable et générale.

- Deux tendances se dessinent, d'une part les **évolutionnistes** considèrent le changement social en terme de progrès, de devenir, et ils recherchent des phases, en identifiant le facteur déterminant.

D'une autre part, l'approche **fonctionnaliste** privilégie les causes exogènes ou endogènes, l'effet de novation et de diffusion. Étant donné que le changement s'appuie sur quelque chose de neuf, les fonctionnalistes recherchent de grands principes de loi. Toutes les sociétés s'inscrivent dans une démarche commune qui évolue par phases basées sur l'opposition tradition/modernité.

- Contre cela, la **théorie de l'action** : ce sont les actions cumulées des différents acteurs sociaux qui à un moment donné aboutissent à un changement.

- Le terme de changement social à deux niveaux : le **macro** ou le **microsociologique**.

- Le changement est à la fois processus et aboutissement du processus. Ce changement doit atteindre les structures profondes. Mais qui dit changement ne dit pas évolution : le changement social est une série de transformations observables et vérifiables sur le moyen terme, localisables géographiquement et socialement. Ce changement affecte les représentations, les mœurs, et touche donc à la **culture** générale. L'évolution est l'ensemble de transformations diffuses sur très long terme.

- Pour **G. ROCHE**, le changement social est "toutes transformations observables et vérifiables dans le temps qui affectent d'une manière qui n'est pas provisoire la structure ou le fonctionnement d'une collectivité et qui en modifie le cours de son histoire." («Introduction à la sociologie générale»).

- Ce qu'est le changement social :

- Tout d'abord, le changement social est nécessairement un phénomène collectif, c'est-à-dire qu'il doit impliquer une collectivité ou un secteur appréciable d'une collectivité; il doit affecter les conditions ou les modes de vie, ou encore l'univers mental de plus que quelques individus seulement.

- En second lieu, un changement social doit être un changement de structure, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir observer une modification de l'organisation sociale dans sa totalité ou dans certaines de ses composantes. Il est essentiel, en effet pour parler de changement social, qu'on puisse indiquer le éléments structuraux ou culturels de l'organisation sociale qu'ont connu des modifications et qu'on puisse décrire ces modifications avec une suffisante précision. Ainsi, une grève peu avoir pour résultat un rajustement des salaires en fonction du niveau de vie ou de quelque autre point de comparaison; il s'agit alors d'un changement d'équilibre qui ne peut être considéré comme un changement de structure. Mais si on peu décrire, certaines transformations que la grève a entraînées et si on peut même en prédire l'impact sur d'autres entreprises similaires, on peut alors affirmer qu'il y a eu changement social.

Soc. 201a

– En troisième lieu, un changement de structure suppose qu'on puisse l'identifier dans le temps. On doit pouvoir, en d'autres termes, décrire l'ensemble des transformations ou leur succession entre deux ou plusieurs points dans le temps (entre les points T1, T2,... Tn). En effet, on ne peut apprécier et mesurer le changement social que par rapport à un point de référence dans le passé. C'est à partir de ce point de référence qu'on peut dire qu'il y a eu changement, ce qui a changé et dans quelle mesure il y a eu changement.

– Quatrièmement, pour être vraiment un changement de structure, tout changement social doit faire preuve d'une certaine permanence, c'est-à-dire que les transformations observées ne doivent pas être seulement superficielles ou éphémères. Elles doivent au moins permettre de croire qu'elles dureront plus qu'une mode passagère.

– Enfin, on peut probablement résumer les quatre caractères précédents en disant que le changement social affecte le cours de l'histoire d'une société. En d'autres termes, l'histoire d'une société aurait été différente si un changement social ne s'était pas produit. En pratique, il est évidemment bien difficile de réussir à faire cette preuve. L'histoire hypothétique est un instrument de travail extrêmement délicat à manipuler.

• Six questions majeures : les distinctions qui précèdent ont permis de déblayer assez de terrain pour que nous puissions maintenant dire de quelle façon la sociologie contemporaine aborde le problème du changement social. On pourrait résumer en disant que le sociologue se pose devant le changement six questions majeures.

– Il se demande d'abord qu'est-ce qui change? Il est important de repérer les secteurs où s'opère le changement, de se demander, par exemple, si c'est dans les éléments structurels ou dans la culture et, à l'intérieur de la culture, si c'est dans les modèles, les valeurs ou les idéologies. On est trop souvent porté à vouloir passer rapidement à l'explication du changement lui-même, sans l'avoir suffisamment bien circonscrit et situé dans l'ensemble d'une société donnée.

– Le sociologue se demande ensuite comment s'opère le changement? quel cours suit-il? est-il continu, régulier? ou est-il plutôt sporadique, brisé, discontinu? rencontre-t-il une forte résistance? où se situe cette résistance? quelle forme prend-elle?

– En troisième lieu, le rythme du changement est important à noter. S'agit-il d'une évolution lente, progressive, ou de transformations brutales, de changements rapides?

– Une fois les faits connus, on peut ensuite passer à leur interprétation. Ici se place l'analyse des facteurs qu'on cherche à identifier pour expliquer le changement, ainsi que des conditions favorables et défavorables au changement.

– On se demande également quels sont les agents actifs qui amènent le changement, qui le symbolisent, qui en sont les animateurs ou les promoteurs, et quels sont aussi les agents de l'opposition ou de la résistance au changement.

– Enfin, toute cette analyse amène le sociologue à se demander s'il peut prévoir le cours futur des événements, les différentes voies que la société est susceptible d'empunter dans un avenir donné, immédiat ou plus lointain.

II. Les agents du changement social.

• Les individus : les **agents** sont des groupes d'acteurs qui représentent le moteur du changement social. Ces agents sont motivés par des enjeux, des valeurs, des idéologies, des intérêts. Tout cela détermine la qualité, l'intensité et la permanence des changements sociaux.

a. Le concept d'acteur social.

Selon la sociologie de l'interactionnisme, tout phénomène peut-être appréhendé comme le résultat d'actions, de croyances, et de comportements individuels. L'acteur n'est pas toujours contraint aux normes et règles. L'individu est donc doué d'intentionnalité, libre et rationnel. Pour atteindre ses fins, l'acteur met donc en place des stratégies. Face au contrôle social et à ses contraintes, un **zone d'incertitude** existe, marge permettant à l'acteur de construire sa vie. Cette capacité de l'acteur est limitée par l'organisation des ressources disponibles, des contraintes, etc. Cette zone d'incertitude est fonction de la place que l'individu occupe au sein de la société et de l'individu lui-même.

Cette capacité dépend aussi des potentialités du contexte des moyens de communications, des réseaux de solidarité, du respect des règlements en vigueur.

Tout acteur possède une marge de pouvoir qui repose sur l'existence des stratégies personnelles, créant ainsi de **l'imprévisible**. Le pouvoir de l'acteur dépend des fonctions proportionnels de la zone d'incertitude qu'il contrôle.

Les règles visent à maîtriser ses imprévisibilités.

b. Les élites.

Les élites désignent les membres supérieurs d'une société (**W. PARETO**).

C'est-à-dire ceux qui représentent des qualités remarquables dans un domaine particulier. Il s'agit d'un groupe d'individus qui ont un pouvoir et un prestige, donc une influence sur les choix de société. La notion d'élite est empreinte d'autorité et de pouvoir. Ainsi les élites participent aux changements soit par les décisions qu'ils prennent, soit par les idées qu'ils entretiennent. Ces élites vont peser dans l'ensemble du processus de décision d'une société.

c. Les mouvements sociaux.

"C'est une association de personnes

organisées de façon structurée autour d'objectifs communs à caractères revendicatifs." (F. CHASEL). Ces mouvements poursuivent des objectifs de renversement de l'ordre social, ou bien le sens d'un refus du changement. Cela pour modifier les règles, les institutions. Ces mouvements traduisent l'existence de conflits sociaux et n'ont pas de limite dans le temps et dans l'espace.

Il est ainsi difficile d'appréhender ces mouvements sociaux. **A. TOURAINE** propose que trois principes soient respectés pour décrire un mouvement social : principe d'identité; d'opposition; de totalité. C'est-à-dire :

- la reconnaissance d'une spécificité marqué par le type de mouvement, les participants et les enjeux, les mouvements doivent s'affirmer et défendre ces intérêts et droits;

- l'existence d'un adversaire définit un mouvement social qui se construit de façon conflictuelle, grâce à des intérêts divergeants;

- le mouvement s'inscrit dans un contexte qui se veut universalisant, "au nom" de règles, des mœurs.

Ce processus de mouvement social vise à atteindre un nouvel ordre social. Ces changements s'impulsent par le biais de moyen non institutionnels; le mouvement social crée de l'imprévisible.

III. Les facteurs du changement social.

- Les facteurs explicatifs : Durand et Weil distinguent dans Sociologie contemporaine (1989, p. 279) facteur démographique, progrès technique, valeurs culturelles, idéologies.

- Mais, des circonstances et facteurs, ont peut en dénombrés six grands groupes en jeu. Il s'agit de la démographie, du progrès technique, du développement économique, des valeurs culturelles et idéologiques, de l'innovation, des conflits sociaux.

a. Le facteur démographique.

- Densité démographique et division du travail : C'est assurément Durkheim qui a poussé le plus avant l'analyse du facteur démographique dans le changement social. Le progrès de la division du travail a entraîné une transformation radicale des sociétés; c'est par suite d'une division du travail de plus en plus raffinée que s'est opéré le passage de la société traditionnelle, fondée sur la solidarité mécanique, à la société industrielle, à base de solidarité organique. Mais ce progrès de la division du travail, se demande ensuite Durkheim, à quelles causes l'attribuer?

La réponse à cette question lui paraît résider dans les caractères démographiques des sociétés. Lorsque, dans une société, la population est peu nombreuse et est dispersée sur un vaste territoire, elle peut survivre sans recourir à une division complexe du travail; les familles et les groupes de familles, répartis sur le territoire, ne se nuisent pas économiquement et peuvent compter sur les mêmes ressources (agriculture, chasse, pêche) en utilisant les mêmes techniques. Lorsque la population s'accroît et en même temps devient plus dense, la survivance du groupe n'est possible qu'à la condition d'opérer une division des tâches, de développer la spécialisation et la complémentarité des fonctions. De cette observation, Durkheim tire la proposition générale suivante : «La division du travail varie en raison directe du volume et de la densité des sociétés, et si elle progresse d'une manière continue au cours du développement social, c'est que les sociétés deviennent régulièrement plus denses et très généralement plus volumineuses».

- Densité démographique et densité morale : Durkheim pousse plus loin encore l'analyse des conséquences de l'accroissement démographique.

La densité démographique n'est pas la cause que de la division du travail; sa portée est bien plus étendue encore. En effet, la densité démographique provoque ce que Durkheim a appelé la densité morale. Les hommes étant plus rapprochés, leurs rapports se multiplient, se diversifient, s'intensifient- il en résulte une «stimulation générale», une plus grande créativité, et donc une élévation du niveau de civilisation de cette société.

Ce qui amène Durkheim à conclure: «En déterminant la cause principale des progrès de la division du travail, nous avons déterminé du même coup le facteur essentiel de ce qu'on appelle la civilisation».

En définitive, nous retrouvons dans ce texte de Durkheim, comme facteur principal de civilisation, l'interaction sociale, c'est-à-dire l'influence réciproque des personnes dans les relations humaines.

La densité morale, moteur du développement des sociétés et source de civilisation, est en réalité le produit d'une multiplicité d'interactions, d'une intensification de l'influence réciproque des personnes.

- «Loi de la gravitation du monde social» de Durkheim : il en arrive donc à établir une double relation causale. La première veut que la croissance de la densité démographique engendre en même temps le progrès de la division du travail et celui de la densité morale. En second lieu, la division du travail et la densité morale sont à leur tour les facteurs principaux du progrès de la «civilisation», c'est-à-dire du développement économique, social et culturel. Cette double relation causale apparaît à Durkheim si fondamentale dans l'explication de l'histoire sociale qu'il l'appelle la «Loi de la gravitation du monde social».

Mais, après avoir analysé un certain nombre de cas analogues, [Henri Janne](#) en vient à la conclusion qu'ils démontrent que «la croissance et la décroissance démographiques

Soc. 201a

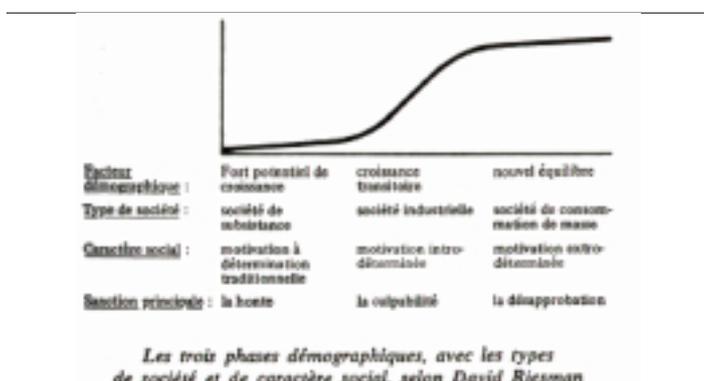
peuvent être suivies de périodes favorables et défavorables sur le plan économique. C'est que d'autres facteurs interfèrent». En d'autres termes, la relation causale établie par Durkheim est trop simple. Au facteur démographique de la densité, il faut encore ajouter d'autres facteurs ou d'autres conditions.

- Interdépendance des facteurs démographique, économique et culturel :

Pour sa part, Henri Janne souligne le rôle de deux autres facteurs ou conditions dont il faut tenir compte, pour apprécier l'influence du facteur démographique: «Les ressources potentielles du milieu et les capacités d'améliorations techniques doivent permettre de répondre suffisamment aux besoins résultant de l'accroissement de population. Quand ce n'est pas le cas, il n'y a pas de progrès technique, mais régression. L'accroissement démographique ne serait donc un facteur favorable au développement économique et social qu'en conjugaison avec, d'une part, un facteur économique: la présence de certaines ressources potentielles et, d'autre part, avec un facteur culturel: la capacité de développer les techniques nécessaires.

A la thèse moniste que proposait Durkheim se substitue la thèse d'une pluralité de facteurs.

RIESMAN, dans la Foule solitaire (1962), montre comment la modification du rapport entre taux de natalité et taux de mortalité oriente l'évolution des mentalités dès l'instant, par exemple, où la croissance démographique est forte, les individus ont un caractère "introdéterminé", c'est-à-dire façonné par leurs aînés et orienté vers des buts.



Ester BOSERUP dans Évolution agraire et pression démographique (1970), fait dépendre l'innovation technique de la pres-

sion du peuplement : si une population passe d'un système de jachère longue à un système de jachère courte, c'est parce qu'elle est plus nombreuse sur un même espace. Mais avec **MALTHUS**, on pourrait tout aussi bien faire valoir que l'amélioration de la productivité agricole explique la croissance démographique. Il faut, dès lors se refuser à penser le changement à travers un facteur privilégié.

BALANDIER est un sociologue des mutations en Afrique. Pour lui, le facteur démographique intervient mais pas seul, il est combiné à d'autres facteurs dans le changement social. Il évoque le concept de changement cumulé, fruit d'une combinaison dynamique.

Cependant, Balandier ajoute qu'au facteur démographique, il faut aussi joindre des aspects économiques: «Les caractéristiques démographiques et les caractéristiques économiques des groupements sont étroitement liées; elles contribuent ensemble à créer (ou à ne pas créer) une conjoncture favorable aux initiatives de réorganisation sociale et culturelle».

Bref, pour Balandier, comme pour Henri Janne, les trois facteurs démographique (volume et densité de la population), économique (potentiel de l'économie locale) et culturel (capacité d'adaptation à des réalités économiques, par des normes et valeurs appropriées de la culture) sont étroitement associés, et leur liaison pourrait même composer la base d'une grille de classification dynamique des pays en voie de développement.

Assurément, Durkheim a-t-il vu juste lorsqu'il a mis en relief l'importance dynamique de l'accroissement de la population. Mais ce facteur n'explique pas à lui seul le développement économique et social. Trop d'exemples démontrent que, face à une augmentation de population, bien des sociétés ont eu recours à d'autres solutions qu'à la division du travail et du progrès technique: conquête de nouveaux espaces, émigration d'une partie de la population, passivité mystique soulignée par H. Janne, ou tout simplement limitation de la

Soc. 201a

population par différents moyens: mariages tardifs comme en Irlande, infanticide, virginité religieuse des femmes, sacrifices humains, guerres, etc.

La densité démographique entraîne donc la densité morale décrite par Durkheim et le développement économique et social, dans la mesure où elle se conjugue avec d'autres facteurs ou avec certaines conditions d'ordre économique, culturel, peut-être aussi politique et psychique.

b. Le facteur technique.

Nombres d'innovations ont entraîné des avancées sociales. Il s'agit du facteur le plus pertinent. Divers auteurs ont utilisé l'état de la technologie comme critère pour construire une classification des sociétés historiques. La plus connue de ces classifications est sans doute celle de **Lewis Mumford**. Celui-ci s'est d'ailleurs inspiré d'un économiste anglais du début du siècle, Patrick Geddes, qui démontra que la révolution industrielle moderne s'était développée suivant deux phases nettement distinctes: la phase qu'il appelait paléotechnique, celle de la révolution du charbon et du fer au XVIII^e siècle, et la phase néotechnique, celle de l'électricité à la fin du XIX^e siècle.

Reprenant l'idée et la terminologie de Geddes, Mumford a élaboré et approfondi la distinction entre les deux phases technologiques; il a montré davantage les implications de civilisation qui en résultaient; il a enfin ajouté une troisième phase, antérieure et préparatoire aux deux autres, qu'il a appelée la phase éotechnique.

Plus récemment, Henri Janne a, à son tour, repris et amplifié le schéma de Mumford, en ajoutant encore deux phases antérieures aux trois autres déjà distinguées par Mumford et Geddes, et en développant les aspects économiques, sociaux, politiques et idéologiques caractéristiques de chacune. C'est cette formulation d'Henri Janne que nous allons suivre ici, en la ramenant à ses lignes maîtresses.

– **L'ère lithotechnique** est caractérisée par un outillage archaïque. L'économie est donc nécessairement locale, l'échange est limité, la

productivité, très faible: c'est une économie de subsistance. Les structures sociales dominantes sont la famille et le clan; l'organisation politique est plus ou moins développée et est aux mains des «anciens». La pensée est à forte prédominance magique. Dans cette société restreinte, la contrainte sociale est forte et il en résulte une grande homogénéité communautaire. Bref, c'est la société traditionnelle, de type archaïque, dont l'environnement est le «milieu naturel» à l'état le plus pur.

– Dans **l'ère anthropotechnique**, les principales innovations techniques sont, d'une part, l'emploi des métaux pour l'outillage et, d'autre part, le recours à l'esclavage sur une vaste échelle. L'esclave est à la fois main d'œuvre principale et objet faisant partie de l'outillage. Ce double développement technologique (emploi des métaux et esclavage) a d'importantes répercussions: il permet une agriculture beaucoup plus productive; le commerce s'active et s'étend, avec la hausse de la productivité agricole et l'amélioration des moyens de transport résultant de l'apparition du char et du navire; les villes naissent le long des cours d'eau et sur le littoral des mers. L'administration politique s'organise et même prolifère, fondant les Cités-Etats et finalement les premiers grands empires.

La pensée rationnelle fait son apparition, surtout sous la forme philosophique, mais la mentalité du peuple demeure fortement magico-religieuse. L'ensemble de la société est encore à prédominance rurale, mais le milieu urbain joue un rôle politique et économique croissant.

– **L'ère éotechnique** a débuté en Occident au Xe siècle et s'est poursuivie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle: c'est durant cette phase que s'est lentement préparée la révolution industrielle. Elle fut marquée par trois développements technologiques: l'utilisation technique de l'eau et du vent; l'emploi d'animaux qui remplacent l'esclave; l'invention de l'imprimerie et de l'horloge, appelées toutes deux à exercer une grande influence sur la vie sociale. L'économie demeure à prépondérance agraire, mais le grand capitalisme commercial apparaît et se développe, étendant toujours plus loin les frontières de ses marchés et l'exploration du monde connu. Dans les

Soc. 201a

viles, le progrès de l'industrie artisanale amène la formation des corporations et des premières unions ouvrières et l'apparition des premières formes d'un prolétariat urbain. Le régime politique est du type féodal, appuyé sur un pouvoir monarchique absolu. Sur le plan des connaissances, le règne de la théologie a succédé à celui de la philosophie; mais on assiste aussi aux premiers progrès de la connaissance scientifique et à l'apparition du nouvel esprit qui en résultera. Durant presque toute cette période, la mentalité demeure cependant profondément religieuse; le pouvoir ecclésiastique est puissant et actif; le mou vement monastique joue un rôle important, tant au point de vue économique que culturel.

- *L'ère paléotechnique* est celle de la révolution industrielle, s'étendant de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe. Techniquement, elle se caractérise par l'association charbon-fer. La nouvelle source énergétique liée au charbon et la vapeur, qui révolutionne les moyens de transport (navire à vapeur et locomotive) et fait naître la machine industrielle. Le capitalisme industriel et concurrentiel remplace le capitalisme commercial, ce dernier ayant d'ailleurs pavé la voie au premier. On assiste à la concentration des travailleurs et d'une masse prolétarisée dans les centres urbains; le syndicalisme prend forme et engage une lutte de classes. La structure économique est de plus en plus marquée par la prédominance du secteur secondaire de production. Quant au pouvoir politique, il passe des mains de l'ancienne aristocratie à celles de la bourgeoisie, à la faveur de la démocratie parlementaire. La connaissance scientifique prend son élan, surtout en chimie et en mécanique. Les grandes idéologies sociales apparaissent et se répandent: libéralisme, socialisme, communisme, catholicisme social.

- *L'ère néotechnique*, c'est celle dans laquelle on est entré depuis le début du XXe siècle. De nouvelles sources énergétiques sont apparues: électricité, pétrole, gaz, atome, entraînant une prolifération, une diversification et une automatisation de la machine. La chimie a révolutionné les matériaux de base, par la création de nouveaux produits de syn-

thèse. Le capitalisme industriel engendre le capitalisme financier. L'intervention de l'Etat prend le pas sur le laisser faire du libéralisme; le syndicalisme déborde la classe ouvrière, gagne le secteur tertiaire, qui croît très rapidement, et tend à devenir un syndicalisme de masse. Deux types de structure politique dominant: la démocratie occidentale « mixte», libérale et interventionniste, du type »Welfare State», et la démocratie populaire à parti unique, de caractère totalitaire. Un climat « socialisant» et de participation se répand dans les structures politiques, économiques et sociales. Une certaine atténuation des idéologies se fait sentir; la société de production se transforme en société de consommation.

• Définition du facteur technique :

Le principal intérêt de cette classification est qu'elle repose sur le critère de l'état de la technologie, pour départager les grandes étapes de l'histoire humaine et pour fonder une certaine typologie des sociétés. Mais là encore, on aura sans doute noté que cette typologie et la manière dont les types sont décrits rappellent la typologie de Marx, dont Mumford et Janne se sont d'ailleurs inspirés. Le facteur technologique invoqué par ces derniers n'est pas sans rappeler certaines formules de Marx, telles que: «Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel» (Misère de la philosophie). En outre, la manière dont Mumford et Janne parlent du facteur technique ressemble fort à ce que Marx entendait par les rapports de production. Mumford écrit d'ailleurs: «C'est la grande contribution de Marx, en tant qu'économiste sociologue, d'avoir vu et en partie démontré que chaque période d'invention et de production avait sa valeur spécifique dans la civilisation, ou, comme il aurait dit, sa mission historique».

Ce rapprochement entre technologie et rapports de production permet de mieux comprendre ce qu'il faut entendre par ce qu'on appelle le facteur technique. Parler du facteur technique dans l'histoire, c'est en réalité recourir à une formule simplifiée pour désigner tout à la fois l'invention et/ou

Soc. 201a

l'utilisation d'outils, de machines, d'énergies et de matériaux, les conditions de travail qui en résultent, ainsi que les rapports de groupes de production qui en découlent. Il ne faut donc pas entendre l'expression «facteur technique» dans un sens restreint et limité, mais d'une manière plus globale, comme l'ensemble des modes de production.

MUNDFORD : pour lui, les fondements matériels et les formes culturelles sont profondément modifiés par le développement du machinisme. Les civilisations ne sont pas autonomes; elles évoluent en s'appuyant sur leurs cultures déjà existantes.

Mundford distingue trois phases dans l'évolution des sociétés :

- éo-technique (10^e agrico-artisanat)
- paleo-technique (10-milieu 20^e machine-outil, production d'énergie, monde ouvrier, rendement)
- néo-technique (technologie complexe, communication se matérialisant, machine automatique)

À chaque phase un certain type d'ouvrier, de production né et l'espace le temps rétrécit. Ces différentes phases peuvent coexister dans une même société.

FRIEDMAN considèrerait ce facteur comme un facteur de changement social. Il le traduit comme le passage d'un milieu naturel (où l'homme réagit à des interactions naturelles et où l'artisanat domine) à un milieu technique. Friedman analyse ce changement social par des révolutions industrielles : type thermique (force animale); type électrique; type atomique.

Révolutions qui ont des incidences sur l'ensemble de la société : "quantité de leur effet qui se transforme en qualité nouvelle".

TOFFLER A. : l'individu se disloque, l'ordre social s'effondre, "les systèmes de valeurs craquent, s'écroulent tandis que les chaloupes de sauvetage que sont les familles, les religions, s'entrechoquent sur une mer démontée". C'est le résultat des changements sociaux. Toffler raisonne en terme de vague; la technicité est prise pour analyser le changement social. Trois périodes se présentent :

- agricole;
- industrielle;

- informatique et génie-génétique.

Ces vagues paralysent les systèmes politiques, ébranlent les bases de l'économie, explorent les rapports de causes et de valeurs.

La troisième vague intervient à cinq niveaux :

- environnement du social;
- infra-sphère;
- sphère du pouvoir;
- des valeurs;
- et de la sphère écologique.

Toffler constate que la dernière a eu des effets négatifs, et il perçoit une quatrième vague qui vise à la désmassification des médias, la repersonnalisation des biens et services, à la revendication des identités.

Avec **MARX**, la technologie est considérée comme une variable déterminante. **Lewis MUMFORD** lie le développement historique à celui des techniques. Sous la forme de l'innovation, il permet à **TOURNAI** et Reynaud de soutenir que l'introduction de nouvelles machines (laminoirs) modifie non seulement l'organisation du travail (diminution du rôle des contremaîtres, augmentation de celui des bureaux d'études) mais aussi le mode de vie des salariés. Il ne faut cependant pas croire que l'enchaînement causal soit toujours simple à identifier. Cette dernière proposition peut être explicitée de diverses manières.

Dans "Le Changement social" (1983, p. 86), **MENDRAS** et **FORSÉ** font observer que l'introduction du maïs hybride en Béarn a complètement bouleversé le système d'exploitation et la société villageoise. Le maïs nouveau nécessite d'acheter de l'engrais, donc de se procurer de l'argent, de sortir du cycle de l'autoconsommation et de devenir dépendant d'un marché. Dans ce cas, il y a un changement exogène (ce sont les services du ministère de l'Agriculture qui en sont à l'origine) et une cause d'apparence anodine provoque une série de transformations irréversibles. Pour Boudon, on ne peut pas pour autant en déduire l'existence de lois conditionnelles (du type : si A est présent, alors on a B) sinon la Révolution Verte, dans les agricultures des pays en développement, aurait toujours dû se traduire par une augmentation de la productivité agricole.

Une même cause n'a pas toujours **Page 8**

Soc. 201a

les mêmes effets, c'est cette leçon de l'empirisme que relie BOUDON dans "La Place du désordre" (1984) en insistant sur l'idée que la combinaison des facteurs de changement n'est pas unique. Programmée à l'initiative du gouvernement indien tout au début des années quarante, l'irrigation dans deux bourgades comparables (Wangala et Dalena) a eu des conséquences très différentes. Dans le premier cas, l'irrigation, facteur exogène, a permis le passage d'une économie de subsistance à une économie monétaire, les fils sont devenus plus indépendants par rapport aux pères, mais le système des castes s'est renforcé. Tous les éléments de la structure ne se sont pas modifiés à l'identique. Dans le second, les hiérarchies (en particulier, les liens de subordination ou de clientélisme entre paysans et intouchables ont changé). Il n'y a donc pas de lois structurelles. L'impact du progrès technique n'est pas négligeable, mais le degré de causalité qu'il porte est souvent fonction du système auquel il s'applique. Cela peut être dit de tous les facteurs.

c. Le facteur économique.

La thèse marxiste est fondée sur le développement des forces productives. Le mode de la vie matérielle va conditionner la vie sociale, politique, sociale et intellectuelle. Le changement de ce mode de production influe sur l'ensemble des éléments précédents qui à leur tour influent ensemble pour un changement social. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur force de production, et modifient ainsi leur manière de gagner leur vie et changent finalement leurs rapports sociaux.

d. Le conflit comme variable explicative.

Karl MARX : pour lui le changement social est issu de la lutte pour la propriété des moyens de production. Les rapports sociaux sont conflictuels (avantagés/désavantagés). Ce conflit est moteur de l'histoire. Le changement social est le résultat des conséquences cummulées des diverses actions conflictuelles engagées par diverses classes sociales.

L'intention de Dahrendorf est de construire un modèle théorique dont le but est double : expliquer la formation des groupes de conflit et rendre compte de l'action par laquelle ils entraînent des changements de structure (au sens où Parsons entend ce terme) dans le système social. C'est là, selon lui, le double but que poursuit toute théorie des classes sociales et, d'une manière plus générale, toute sociologie des conflits.

A cette fin, Dahrendorf entreprend une longue analyse critique de la pensée de Marx et de ceux qui se sont inspirés de Marx ou l'ont critiqué, notamment Schumpeter, Renner, Geiger, Burnham, Lipset, Bendix et Parsons.

- Selon Dahrendorf, on trouve dans l'œuvre de Marx quatre contributions fondamentales à la sociologie des conflits.

- Tout d'abord, Marx a mis en lumière la permanence des conflits dans toute société.

- En second lieu, Marx a compris que les conflits sociaux étant des conflits d'intérêts opposent nécessairement deux groupes, et deux groupes seulement. Car, dans la société, tout conflit d'intérêts se ramène en définitive à une opposition entre ceux qui ont intérêt à ce que se maintienne et se perpétue une situation dont ils bénéficient, et ceux qui ont intérêt, ou croient avoir intérêt, à ce que la situation change.

- Troisièmement, Marx a parfaitement compris que le conflit est le principal moteur de l'histoire. Le conflit amène forcément des changements, à plus ou moins brève échéance. C'est dans et par l'opposition entre des groupes d'intérêts divergents que les structures sociales se transforment. Marx n'a pas su bien analyser de quelle façon le conflit engendre le changement. Mais il a au moins posé le principe de l'explication du changement par le conflit.

- Enfin, par son analyse du changement par le conflit de classes, Marx a ouvert la voie à la recherche des facteurs structurels du changement social. On peut en effet distinguer deux classes principales de facteurs de changement : les forces exogènes, qui interviennent de l'extérieur du système social; c'est le cas, par exemple, des influences du milieu physique, du climat; c'est **Page 9**

Soc. 201a

aussi le cas des phénomènes de diffusion des techniques et des connaissances qu'ont étudiés des anthropologues. Les forces endogènes de changement sont engendrées par le système social lui-même; elles naissent de son propre fonctionnement et dans sa structure même. C'est une caractéristique du système social que son fonctionnement crée les forces qui la transforment.

Marx l'avait bien compris; c'est ce qui fait l'intérêt de son analyse de la lutte des classes, laquelle résulte, selon Marx, des contradictions structurales de la société, plus particulièrement de la société capitaliste.

- Trois erreurs de Marx :

- Tout d'abord, Marx a ramené tous les conflits sociaux, du moins les conflits sociaux historiquement importants, à des conflits de classes. C'est là, selon Dahrendorf, une simplification abusive. La classe n'est qu'un des groupes d'intérêt qui opposent entre eux les membres d'une société. La lutte des classes n'est qu'un des conflits d'intérêts qui divisent la société. Tous les autres conflits qui agitent la société ne se ramènent pas nécessairement à la lutte des classes.

- En second lieu, Marx a cru que le conflit de classe aboutit inéluctablement à la révolution. Celle-ci lui apparaissait la seule issue à la lutte des classes. En réalité, on peut empiriquement démontrer que la lutte des classes peut connaître d'autres issues que la révolution. La révolution est donc, dans l'analyse marxiste, le seul moment vraiment dynamique de l'histoire. Mais cette interprétation de l'histoire, valable dans certains cas particuliers, laisse de côté toutes les autres formes d'évolution sans révolution.

- Enfin, la troisième critique que Dahrendorf adresse à Marx, c'est d'avoir situé l'origine des classes sociales et des conflits de classes dans la propriété des moyens de production. Cette erreur est à l'origine du prophétisme utopique de Marx, qui a cru à l'avènement d'une société sans classe à la suite de la disparition du principe de la propriété.

- La contribution de Dahrendorf : l'analyse du changement social amené par les conflits est importante pour la sociologie contempo-

raïne. Elle est importante par les éléments positifs qu'elle apporte à la sociologie dynamique ou diachronique; mais on peut ajouter que les faiblesses mêmes qu'elle comporte sont aussi riches d'enseignement. Voyons d'abord les aspects positifs de la contribution de Dahrendorf :

Dahrendorf a plus que quiconque contribué à construire une sociologie des conflits sur des fondations théoriques sérieuses.

L'autorité analysée par Dahrendorf est un facteur d'intégration sociale en même temps qu'elle est un facteur de conflit.

Mc CLELLAND met l'accent sur les idées, les valeurs, les croyances. Il introduit le besoin de réussite, moteur du changement social car les individus changent pour mieux réussir (mobilité sociale). Ce besoin de réussir est mu par l'esprit d'entreprise; c'est l'effet cumulé de ces besoins qui conduit la société à passer d'un stade de développement socio-économique à un autre.

PARSONS : l'intervention de l'amélioration adaptative; tentative d'évolution comparée des sociétés. À la base de ce développement, le processus de différenciation touche l'univers des normes et des valeurs. Ce processus passe par l'amélioration adaptative. Cette capacité adaptative veut des capacités innovantes qui exigent des capacités intégrantes.

Pour le changement social, quatre conditions (sous-système primaire) doivent être réunies : maintien des valeurs; intégration; système politique; économie. Parsons distingue les sociétés par des stades : primitif; intermédiaire; moderne. Il fait intervenir le langage pour passer d'un stade à l'autre.

Max WEBER cherche à montrer comment une certaine manière de croire conditionne une certaine manière d'agir (sociologie causale). Weber met en relation un facteur culturel et un autre structurel. Mais le facteur culturel n'est qu'un facteur parmi d'autres; des valeurs, en l'occurrence des valeurs religieuses et morales, peuvent être des facteurs de changement social et économique. Le facteur culturel (les valeurs, dans la thèse de Weber), pas plus que le facteur structurel, ne peut être considéré comme ayant une action exclusive; il agit

Soc. 201a

conjointement et en liaison avec d'autres facteurs. Par contre l'état économique peut avoir une influence sur la religion. De plus toute religion est marquée par une certaine catégorie sociale.

Alain TOURAINE : pour cet auteur, l'idéologie est une certaine façon de se représenter les rapports sociaux. Cette représentation sert à l'action collective et correspond à des intérêts spécifiques. L'idéologie est aussi un facteur de renforcement de la cohésion d'un groupe. Les conflits qu'engendrent les diverses idéologies amènent l'une à dominer et entraîne un changement. Le changement social est produit par la force des confrontations qui produit du neuf. Le changement est le résultat des transactions qui accompagne les idéologies; c'est un compromis.

Les théoriciens du développement réservent une grande place aux mœurs et aux coutumes, soit dans la résistance au changement, soit dans les transformations des sociétés traditionnelles. Dans la sociologie de la connaissance, le même paradigme, est à l'œuvre: **BACHELARD** mesure le poids de la mentalité newtonienne dans la genèse d'une physique relativiste; de la même manière, Kuhn ou Hirschman insistent sur le fait qu'un cadre de référence, avant d'être infirmé par l'expérience, donne lieu à de multiples justifications. Mais c'est dans l'"Éthique protestants et l'esprit du capitalisme" que **Max WEBER** a clairement formulé l'importance des valeurs culturelles.

La Réforme protestante, mise en place à partir de 1517, permet la reconnaissance du prêt à intérêt et la légitimité de l'enrichissement qui devient ainsi "une preuve de l'élection de Dieu". Le capitalisme, dont Max Weber construit le type-idéal, autour du fait qu'il regroupe des entreprises qui recherchent le profit maximum en organisant rationnellement le travail et la production, y trouve une possibilité de développement. Là aussi il faut nuancer le fait que le changement soit introduit de façon exogène.

Dans l'*Histoire ambiguë* (Paris, PUF, 1988, p. 110), B. Rosier et P. Dockès montrent que cette relation n'est possible que dans le contexte culturel qui se met en place avec la

pensée scolastique. Avec celle-ci, "l'intérêt devient licite quand il y a, pour le prêteur, un risque ou un manque à gagner". Les valeurs sont un élément du changement, mais leur degré de causalité ne se comprend que dans un champ de possibles.

f. Le poids des idéologies.

- Commençons par rappeler la définition de l'idéologie: c'est un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité et qui, s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité.

L'idéologie apparaît donc, dans la culture, comme un ensemble particulièrement cohérent et organisé de perceptions et de représentations; c'est en ce sens qu'on peut en parler comme d'un «système», ainsi que l'a très bien montré le sociologue québécois Léon Dion.

De plus, ce système de pensée a pour but d'expliquer une situation sociale et de proposer des orientations à l'action historique. A ce titre, l'idéologie est, pour le sociologue, un phénomène stratégique, lui permettant de comprendre de l'intérieur une réalité sociale et son histoire. L'idéologie se situe en effet au niveau de la société et de l'histoire vécues. Par sa nature même, l'idéologie est un instrument d'action historique.

Les idéologies sont à la fois "descriptives" et "prescriptives". A partir d'une situation, elles donnent à certains groupes l'occasion d'engager une action de transformation. Les courants théoriques divergent sur ce point. Selon Lénine et Althusser, les idéologies sont des armes dans la lutte des classes. Geertz, de son côté, insiste sur le fait que ce type de représentation est un "acte symbolique" destiné à déclencher un processus de mobilisation.

Pour Touraine, dans *Production de la société* (1973, p. 173), l'idéologie oppose les catégories sociales : elle instaure entre elles un dialogue conflictuel dans lequel

Soc. 201a

“l'acteur de classe, identifiant les orientations de la société à ses valeurs et à ses intérêts, combat l'adversaire, qui devient l'ennemi des valeurs, le principe du mal”. Faut-il pour autant faire des idéologies la cause initiale du changement? En fait, de telles “visions du monde”(Weltans chauungen) doivent être replacées dans leur cadre institutionnel et conjoncturel (Boudon, 1984, p. 114). C'est ainsi que, dans les années trente, le parti communiste américain parvint à faire adhérer au marxisme certaines franges de l'intelligentsia, en montrant que les principes qu'il défendait étaient compatibles avec ceux du New Deal. A la fin des hostilités, changement de perspective: l'adoption de positions plus dogmatiques (rapprochement avec Moscou) entraîne une perte de crédibilité et un effondrement des effectifs. Les choix partisans sont donc fonction d'une situation et non d'une modification en profondeur de la société. Une même structure peut conduire, selon les circonstances, à des actions symbolique différentes.

- Classification des idéologies :

Mais pour expliquer pleinement l'action des idéologies, et aussi pour mieux comprendre dans quel contexte elles développent plutôt une conscience claire qu'une conscience fautive, il faut recourir à une typologie des idéologies. Nous avons parlé jusqu'ici de l'idéologie comme d'un phénomène relativement simple. En réalité, c'est un phénomène très complexe, par suite des différentes formes concrètes qu'il peut revêtir.

Il est possible de classer les idéologies d'après au moins quatre critères:

- le groupe auquel l'idéologie s'adresse;
- le rapport entre l'idéologie et le pouvoir;
- les moyens d'action qu'elle propose;
- son contenu.

L'idéologie est donc tout autre chose qu'une réalité simple. Une analyse un peu complète du phénomène devrait pouvoir tenir compte de toutes ces distinctions qu'impose la réalité concrète.